



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
HEIDELBERG

Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 15 (1987)

DOI: 10.11588/fr.1987.0.53201

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

gewissen Umfang neue Wege. Mit Recht sieht die Autorin im Frieden von Ryswick eine Zäsur: Den aus Frankreich geflohenen Hugenotten wird zu diesem Zeitpunkt evident, daß es kein Zurück mehr gibt und sie sich im Aufnahmeland arrangieren müssen.

Diese Integration und Assimilierung fiel in den einzelnen Aufnahmelandern sehr unterschiedlich aus und hing auch von der Größenordnung hugenottischer Gemeinden ab. Den Haag, Leiden und Berlin konnten länger ihr kulturelles und religiöses Eigenleben bewahren als kleinere Gemeinden. Aber im Laufe des 18. Jh. war der Prozeß der Assimilierung im vollen Gange, auch wenn einzelne Gemeinden über 1800 (Friedrichsdorf in Hessen bis über 1870) die französische Sprache beibehielten. Von großem Aufschluß sind die Ausführungen der Autorin über die Kontakte von Hugenottennachkommen zu Frankreich (S. 162–169), die vielfach bis Mitte des 18. Jh. abgerissen waren. Zwar hat ein Dekret aus der Französischen Revolution den Nachkommen der Hugenotten die Heimkehr ermöglicht, doch inwieweit diese Möglichkeit über Einzelfälle hinaus wirklich genutzt wurde, ist im Moment noch offen (eine Untersuchung zu diesem Komplex bereitet E. Birnstiel vor).

Im 4. Kapitel greift M. Yardeni schließlich die seit Max Weber viel diskutierte Frage über den Anteil der Hugenotten am Modernisierungsprozeß auf und gibt hier einen guten Einstieg in die Forschungsdiskussion. Beachtung verdient schließlich der Unterabschnitt über die Rolle der Hugenotten bei der Begründung des modernen Journalismus.

Insgesamt ist der Autorin eine überzeugende Gesamtdarstellung gelungen, die allen Interessierten einen guten Einstieg in die mit dem Refuge zusammenhängenden Forschungsfragen bietet.

Jürgen Voss, Paris

Karl VOCELKA, *Rudolf II. und seine Zeit*, Wien–Köln–Graz (Böhlau) 1985, 228 p.

L'historien autrichien K. Vocolka nous présente sous une forme illustrée la biographie d'un Habsbourg qui a été, jusqu'à ce jour, injustement négligé par les historiens à cause de sa personnalité pour le moins ambiguë. Le règne de Rodolphe II n'en représente pas moins un moment important dans l'histoire de l'Europe centrale et une époque particulièrement heureuse dans l'histoire de la Bohême. Il fit en effet de Prague sa résidence favorite, négligeant Vienne davantage exposée au péril turc. Il en résulta pour la capitale tchèque un essor monumental et culturel sans précédent. Du point de vue de l'histoire de l'art, mais aussi du point de vue de l'histoire des sciences, cette période 1576–1611 méritait une attention toute particulière, dont nous rend bien compte l'ouvrage de K. Vocolka, puisque chaque chapitre est illustré par la production tout à fait représentative de l'époque.

Le parti-pris de l'auteur est habile. Certes il disposait de travaux antérieurs (cités dans une bibliographie solide et équilibrée), souvent anciens (on songe à l'ouvrage d'Anton Gindely, *Rudolf II. und seine Zeit*, Prague 1863) ou très récents, en particulier le livre remarquable de Robert Evans, *Rudolf II and his world*, Oxford 1973. Un tel intervalle et le sous-titre du livre d'Evans, *A Study in intellectual History*, n'en sont pas moins révélateurs de l'attitude des historiens; après une première approche positive de l'école libérale, les historiens se sont détourné de Rodolphe II, qui était, semble-t-il, plus préoccupé par l'astrologie ou la collection d'antiquités que par une conduite raisonnable des affaires de l'Empire. Pourtant l'ouvrage de K. Vocolka montre que l'on peut donner une autre dimension à la vie et à l'œuvre de Rodolphe II: dans une série de brefs chapitres, judicieusement équilibrés, l'auteur pose les problèmes de façon très claire.

Après avoir brossé un tableau de l'Empire dans la seconde moitié du XVI^{ème} siècle, il a tenté une réhabilitation nuancée du souverain. Schizophrène, Rodolphe II l'était incontestablement, mais de 1576 à 1600, il fait, à sa manière, son métier de roi: catholique convaincu, il songe

plutôt à une réconciliation des chrétiens qu'à une politique de Contre-réforme militante. Imbu de la majesté impériale, il ne veut être ni le brillant second de Philippe II (un séjour prolongé à Valladolid dans sa jeunesse lui a inspiré une solide haine de l'Espagne) ni le jouet de la politique pontificale. Il a souhaité mener une guerre de reconquête en Hongrie et c'est de bon cœur qu'il s'est engagé dans la Guerre de Quinze ans et qu'il a cherché des alliances à l'Est, la puissante République de Pologne, mais aussi la Perse, ennemi irréductible de l'Empire ottoman.

Après 1600, tout change. L'Empereur bureaucrate renvoie ses conseillers expérimentés, refuse d'accorder des audiences, abandonne la conduite de la guerre à son frère Mathias ou à des condottières italiens. Une politique anti-protestante lui aliène la sympathie des Hongrois qui se révoltent sous la conduite d'Etienne Bocskai. Son refus de tout mariage légitime pose le problème de la succession et ses frères, appuyés par les Ordres, veulent le contraindre à abdiquer (*Bruderzwist im Haus Habsburg*), tandis que les conflits religieux s'exaspèrent dans l'Empire. La décennie 1600–1610 voit partout le triomphe des forces centrifuges et Rodolphe II n'échappe à l'abdication qu'en s'appuyant sur la noblesse de Bohême et en accordant de larges concessions à la noblesse protestante hongroise (paix de Vienne de 1606) et surtout à la noblesse de Bohême (Lettre de Majesté de 1609). Réfugié dans le Hradschin, il passe de facto la main à son frère Mathias, procurant ainsi une décennie de paix supplémentaire à ses sujets d'Europe centrale.

L'ouvrage fournit enfin une bonne iconographie et un guide bibliographique tout à fait au point. Espérons que K. Vocelka ne se limitera pas à ce séduisant essai et nous fournira bientôt la biographie exhaustive que mérite Rodolphe II.

Jean BÉRENGER, Strasbourg

Günther BARUDIO, *Der Teutsche Krieg 1618–1648*, Frankfurt/Main (S. Fischer) 1985, 700 p.

C'est une histoire originale de la Guerre de Trente Ans que G. Barudio nous présente sous ce titre volontairement archaisant, dans une optique neuve et un tantinet provocatrice. L'auteur a une large formation linguistique et historique; il s'est d'abord intéressé à l'Europe de l'Est et à la Scandinavie et a consacré un livre à Gustave-Adolphe avant d'aborder ce thème central de l'histoire allemande, trop longtemps négligé par l'historiographie occidentale et heureusement redevenu d'actualité (je citerai pour mémoire «*The Thirty Year's War*» dirigée par Geoffrey Parker, qui vient d'être traduite en français).

L'auteur annonce honnêtement qu'il est un historien engagé, un démocrate et un libéral qui voudrait renouer avec la tradition d'Anton Gindely, qui publia à Prague, en 1882, une solide *Histoire de la Guerre de Trente Ans*. L'auteur voit dans cette interminable guerre civile une lutte de la liberté (l'épithète *libertär* revient sans cesse sous sa plume) contre la tyrannie et l'injustice. Il condamne sans appel les Habsbourg et leur conception patrimoniale de l'Etat, qui fait bon marché des privilèges des Ordres. Alors que l'historiographie marxiste voit dans les progrès de l'absolutisme monarchique au XVII^{ème} siècle un phénomène positif, considéré comme «*progressiste*», Barudio lui attribue tous les maux de l'Allemagne et de l'Europe.

En conséquence, il a trois bêtes noires, pour lesquelles il trace non point des portraits, mais des caricatures, l'élément central étant, bien entendu, l'Empereur Ferdinand II lui-même. Il lui reconnaît certes des qualités d'homme privé, mais est complètement insensible à l'idéal qui sous-tend l'action du souverain: ramener ses sujets dans le giron de l'Eglise romaine et unifier ses Etats par le biais de la religion catholique. Il ne voit chez lui que cupidité et gouvernement arbitraire. Il est particulièrement sévère pour la politique de répression consécutive à la bataille de la Montagne Blanche et ne prend absolument pas en compte la théorie de la forfaiture (*Verwirkungstheorie*), selon laquelle les Etats de Bohême avaient, en se révoltant, rompu